

ETC



Le néant : d'hier à aujourd'hui Ce qui en reste

Raymond Montpetit

Numéro 10, hiver 1989

Énoncer le néant

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36296ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Montpetit, R. (1989). Le néant : d'hier à aujourd'hui : ce qui en reste. *ETC*, (10), 6-8.

Le néant : d'hier à aujourd'hui Ce qui en reste



Raymond Lavoie, *Tableau sourd*, 1987. Acrylique et graphite sur toile, acier; 152,4 x 243,8 cm. (diptyque). Photo : R. Lavoie

«Non, que jamais il n'y ait de victoire
pour ceci : le Non-être est!»
Sur la nature, Parménide

Le néant. Le rien. Le vide oui, mais de tout. Notion radicale, paradoxale, défi de la pensée logique qui hante la philosophie et l'art. Tout statut conféré au néant contredit son non-être. Et pourtant, chassé comme impensable du champ logique, le néant n'en reste pas moins un repoussoir ultime à partir duquel s'érigent plusieurs philosophies.

Le néant a agi en effet comme une notion centrale dans la pensée philosophique; dès les présocratiques, la pensée se confronte au non-être :

«Insensés! Leur pensée ne perce pas les profondeurs, eux pour qui un non-être antérieur peut venir à l'existence ou mourir et périr en son être.

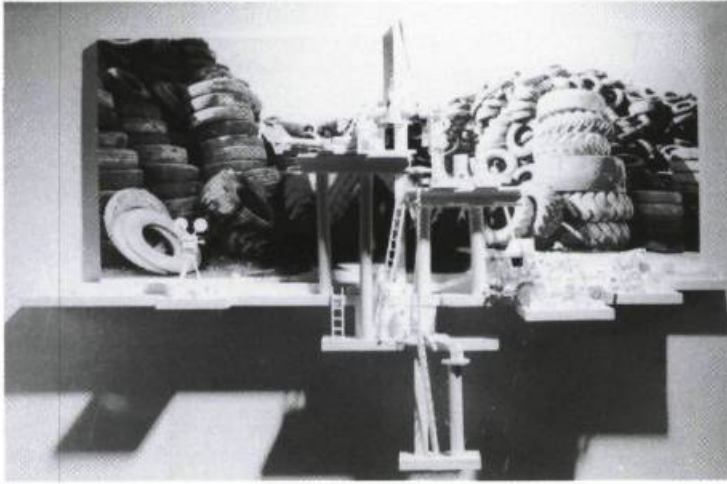
Car du néant rien ne peut absolument venir à l'existence et le l'étant ne peut périr : jamais ce ne fut vu, ni entendu. Mais il sera toujours, partout où on le situera!»

Au XX^e siècle, c'est à l'intérieur de la philosophie de la connaissance et de l'existence que le néant «opère»;

je pense ici principalement à Husserl, à Sartre et à Heidegger qui ont, chacun avec ses nuances, placé le néant au cœur de leur épistémologie et de leur conception de l'existence.

Ce n'est que *par le néant* posé comme possible, par le recul du monde que tout peut apparaître; pour Husserl par exemple, la mise en circuit du monde naturel révèle le flux constant de la conscience, qui n'a d'autre réalité que celle d'un «je pense qui accompagne toutes nos représentations». Voilà donc qu'un vide, toujours présent, est la condition même de notre présence, d'abord à un moi que nous constituons comme objet de pensée, et aussi au monde posé comme vis-à-vis externe de notre perception. La notion d'intentionnalité traduit cette relation qui nous définit :

«Tout cogito ou encore tout état de conscience «vise» quelque chose, et il porte en lui-même, en tant que «visé» (en tant qu'objet d'une intention) son cogitatum respectif. [...] Le mot *intentionnalité* ne signifie rien d'autre que cette particularité foncière et générale qu'a la conscience d'être conscience de quelque chose».



Pierre Leblanc, *Lieux sans temple no 16*, 1988.
99 x 142,2 x 25,4 cm

Le rapport de contemporanéité de ce type de pensée avec la naissance de l'art abstrait affirmant la primauté de la perception intérieure sur l'observation du monde naturel comme tel ne saurait être occulté; élaborée dans les premières décennies du XX^e siècle, cette philosophie subordonne la réalité à la conscience qui se la donne comme contenu de pensée :

«l'être de la conscience, et tout le flux vécu en général, serait certes nécessairement modifié si le monde des choses venait à s'anéantir, mais il ne serait pas atteint dans sa propre existence³.»

Sartre va dans le même sens en posant que «tout est clair et lucide dans la conscience : l'objet est en face d'elle avec son opacité caractéristique, mais elle, elle est purement et simplement conscience d'être conscience de cet objet⁴»; il vide ainsi cette conscience de tout contenu égoïste :

«Le Champ transcendantal, purifié de toute structure égologique, recouvre sa limpidité première. En un sens c'est un rien puisque tous les objets physiques, psycho-physiques et psychiques, toutes les vérités, toutes les valeurs sont hors de lui, puisque mon Moi a cessé, lui-même, d'en faire partie. Mais ce rien est tout puisqu'il est conscience de tous ces objets⁵.»

Loin d'être mis devant une réalité objective autonome et une conscience «pleine» d'une subjectivité intérieure, nous avons un jeu relationnel complexe et dialectique où conscience et monde s'entrecroisent, le «rien» étant une composante primordiale de toute conscience. L'on sait comment Sartre tire de ce constat une philosophie existentielle volontariste et, pour ainsi dire, «constructiviste» :

«L'homme, tel que le conçoit l'existentialiste, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. Ainsi, il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. [...] l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait⁶.»

Chez Heidegger, l'expérience du néant, en tant que négation radicale de la totalité de l'existant, devient le fondement du mode d'exister des humains; c'est en effet seulement dans l'angoisse, lorsque la possibilité qu'il y ait rien plutôt que quelque chose se profile, que nous sommes confrontés, pour ainsi dire par la négative, à la totalité de l'être de l'étant qui apparaît sur ce fond :

«Dans la nuit claire du Néant de l'angoisse se montre enfin la manifestation originelle de l'existant comme tel : à savoir qu'il y ait de l'existant — et non pas Rien. Ce «non pas Rien» que nous prenons la peine d'ajouter n'est pas une explication complémentaire, mais la condition préalable qui rend possible la manifestation d'un existant en général [...]».

La conscience angoissée du rien révèle en même temps la préoccupation humaine pour la totalité de l'être, préoccupation qui définit la réalité humaine. Comprendre notre position dans le monde, c'est saisir comment le néant y joue :

«Réaliser une réalité-humaine (Da-sein) signifie : se trouver retenu à l'intérieur du Néant.

Se retenant à l'intérieur du Néant, d'ores et déjà chaque réalité-humaine émerge hors de l'existant dans son ensemble. Cette émergence hors de l'existant, nous l'appelons la Transcendance [...] Sans la manifestation originelle du Néant, il n'y aurait ni être personnel, ni liberté [...] Le Néant est la condition qui rend possible la révélation de l'existant comme tel pour la réalité-humaine⁷.»

Être personnel, liberté, transcendance, tous importants dans le travail requis par l'art et l'imaginaire, sont ainsi vus comme liés à la question «Pourquoi, somme toute, y a-t-il de l'existant plutôt que Rien ?» Et la capacité de poser cette question caractérise notre mode d'être.

De telles considérations ne sont pas restées sans effet sur l'esthétique; aussi n'est-ce pas par hasard que Sartre et Heidegger ont tous deux accordé une large place, dans leur réflexion, à la littérature, la création et

l'art. Pour Sartre, la comparaison avec l'art sert pour énoncer sa pensée sur l'existence morale :

«A-t-on jamais reproché à un artiste qui fait un tableau de ne pas s'inspirer des règles établies à priori ? A-t-on jamais dit quel est le tableau qu'il doit faire ? Il est bien entendu qu'il n'y a pas de tableau défini à faire, que l'artiste s'engage dans la construction de son tableau, et que le tableau à faire c'est précisément le tableau qu'il aura fait. [...] Personne ne peut dire ce que sera la peinture de demain : on ne peut juger la peinture qu'une fois faite. Quel rapport cela a-t-il avec la morale ? Nous sommes dans la même situation créatrice. [...] Ce qu'il y a de commun entre l'art et la morale, c'est que, dans les deux cas, nous avons création et invention⁹.»

8 Nous vivons sur les scènes de l'art l'inscription de plusieurs retours : celui des formes historiques, de la figuration, du récit, de l'illusion et du simulacre, de la biographie, des rituels, des grands textes, etc., comme si le réservoir (mémoires) des «traditions» offrait son grenier aux images et aux accessoires pour être retravaillé, dans un bricolage ingénieux qui espère qu'un nouvel effet puisse jaillir du choc de ces systèmes défaits qui ont volé en éclats et qu'il est impossible maintenant de prendre au sérieux, comme des tous cohérents et crédibles.

Certes, toutes les déconstructions successives ont opéré, mais loin de laisser derrière elle *le vide*, elles ont semé quantité de débris dont plusieurs pratiques artistiques restent fascinées, cela au point où précisément, *le néant nous manque* et est devenu ce qui ne saurait advenir, ce qui prend figure d'impossible, ce qu'on ne saurait concevoir, submergés que nous sommes de traces et de fragments. L'angoisse du néant a été remplacée par les jeux du fragmentaire. L'idée de palimpseste, décrite par Baudelaire, rend bien cette situation :

«Des couches innombrables d'idées, d'images, de sentiments sont tombées successivement sur votre cerveau, aussi doucement que la lumière. Il a semblé que chacune ensevelissait la précédente. Mais aucune en réalité n'a péri. [...] Le palimpseste de la mémoire est indestructible¹⁰.»

Ce moment est celui de l'impossibilité du disparaître, de la persistance de ce qui est passé, de l'impérissable, du non biodégradable, de la nécessité de recycler; ces réalités sont aussi prises en considération de multiples façons par des pratiques artistiques et changent nos lectures : Foucault, par exemple, la fin de *Les Mots et les choses* :

«L'homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. Et peut-être la prochaine.

Si ces dispositions venaient à disparaître comme elles sont apparues [...] alors on peut bien parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable¹¹.»

J'ai longtemps vu cette rive déserte, ce sable lisse et monochrome, cette surface beige et égale où l'éternité, entrevue par Rimbaud, se profile dans la mer et le soleil; mais même effacé, le visage de l'homme ne laisse pas les éléments intacts, et nous savons aujourd'hui que ce rivage est jonché de restes, de débris nombreux qui témoignent de son passage, de ses gestes et de son monde, et ce, autant en sous-sol qu'à la surface visible.

Des œuvres disent cette nature possédée et signée, imprégnée de l'humain et de ses usages utilitaires et symboliques, devenue sa chose, sa ressource et son image. Alors le néant se donne comme un objectif à penser encore et, selon l'expression de Heidegger, se fait sentir dans l'angoisse, la nécessité pour l'humain de devenir une «sentinelle du Néant» dans sa nuit claire.

Raymond Montpetit

Raymond Montpetit est esthéticien et historien de l'art. Il enseigne à l'Université du Québec à Montréal

NOTES

1. Empédocle, «De la nature», in Yves Battistini, *Trois contemporains, Héraclite, Parménide, Empédocle*, nrf Gallimard, Paris, 1955, p. 131
2. Edmond Husserl, *Méditations cartésiennes*, Vrin, Paris, 1953, p. 28
3. *Id.*, *Idées directrices pour une phénoménologie*, nrf Gallimard, Paris, 1950, p. 161
4. Jean-Paul Sartre, *La Transcendance de l'ego*, Vrin, Paris, 1966, p. 24
5. *Ibid.*, p. 74
6. *Id.*, *L'Existentialisme est un humanisme*, Nagel, Paris, 1968, p. 22
7. Martin Heidegger, «Qu'est-ce que la métaphysique ?», in *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, nrf Gallimard, Paris, 1951, p. 34
8. *Ibid.*, pp. 34-35
9. Jean-Paul Sartre, *op. cit.*, pp. 76-77
10. Charles Baudelaire, *Paradis artificiels*, in *Oeuvres complètes*, nrf Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1961, pp. 451-452
11. Michel Foucault, *Les Mots et les choses*, nrf Gallimard, Paris, 1966, p. 398